# DISSERTATION

N° 241.

## SUR LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

# DES PRISONS FLOTTANTES,

## DITES *PONTONS*,

SUIVIE DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES MALADIES QUI Y RÉGNAIENT ;

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le* 19 *novembre* 1818, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine*,

PAR BLAISE-JEAN-LOUIS CATEL,

Chirurgien-Major aux établissemens français d'Afrique.

*Quæque ipse miserrima vidi.*
VIRG., *Æneid.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

# A MON PÈRE

ET

# A MA MÈRE.

AMOUR ET RECONNAISSANCE.

A

MONSIEUR **KERAUDREN,**

Inspecteur général du service de santé de la Marine; Chevalier de Saint-Michel et de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur; Membre de plusieurs académies et sociétés savantes.

*Hommage de mon profond respect et de ma vive gratitude, pour les nombreux témoignages d'intérêt et de bienveillance dont il a daigné m'honorer.*

B. J. L. CATEL.

# DISSERTATION

## SUR LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

# DES PRISONS FLOTTANTES,

## DITES *PONTONS;*

### SUIVIE DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES MALADIES QUI Y RÉGNAIENT.

La topographie médicale que je présente aujourd'hui pour remplir l'obligation que me prescrit mon dernier acte n'est, à bien dire, que l'ébauche de celle que j'avais d'abord eu l'intention de faire sur cette importante matière. Je regrette donc infiniment que mon prochain départ pour l'Afrique ne me permette pas de consacrer le temps nécessaire à ce travail, afin de lui donner au moins une partie de l'intérêt que le sujet mérite, et qu'il ne peut manquer d'inspirer.

Les pontons consistaient en vieux vaisseaux de ligne, généralement de soixante-quatorze canons, usés par le temps et la navigation. Construites dans l'origine pour porter la guerre et la destruction dans les quatre parties du monde, ces citadelles flottantes, devenues impropres au service de la mer, étaient

encore destinées au supplice des malheureux que le sort des combats livrait au pouvoir des Anglais. *Howard* s'exprime ainsi en parlant de ces affreuses prisons : *Hulks ought to be the punishment only for the most atrocious crimes.* (Deux vol in-8°, pl. 1.re, p. 107.) « Les pontons ne devraient être que la punition des crimes les plus atroces. » Comment se fait-il que le gouvernement d'une nation qui proclame avec tant de faste les principes les plus sublimes de la bienfaisance et de l'humanité, chez laquelle tant d'hommes distingués ont développé les maximes de la philanthropie la plus universelle, oublie ces principes les plus sacrés; et lorsque le sort des armes a mis entre ses mains les défenseurs des nations auxquelles il ne peut refuser son estime, et qui individuellement ont droit à ses égards, les plonge dans ces cachots dont il a même affranchi ses criminels; et prêchant enfin aujourd'hui aux autres nations le renoncement à un trafic infâme, traite comme les derniers des humains des militaires que la fortune a trahis, et dont il ne peut pas cesser d'admirer la bravoure et les vertus, même en les regardant comme ses ennemis? La générosité même dont on use partout envers les prisonniers anglais n'est-elle pas un exemple que ce gouvernement devrait imiter du moins, puisqu'il ne l'a pas donné le premier? Au reste, les expressions d'*Howard* n'ont pas besoin de commentaire; elles montrent assez l'horreur que doit inspirer la vue de ces tombeaux flottans; et si je rapporte ici l'opinion de cet écrivain à jamais célèbre dans les annales de l'infortune, ce n'est que parce qu'il était Anglais, et que, sous ce rapport, on ne peut supposer qu'il ait voulu peindre les pontons plus affreux qu'ils ne le sont en effet. D'ailleurs le beau caractère d'*Howard* est trop bien connu pour qu'il soit permis de douter un instant de la justesse et de la précision de ses expressions. Mais, pour donner encore plus de poids à l'opinion du philosophe anglais, ainsi qu'à celle des hommes qui ont appris par une longue et triste expérience à connaître les pontons, je vais laisser parler à son tour un voyageur français.

M. Dupin, capitaine au corps royal du génie maritime, membre de l'Institut, etc., s'exprime de la manière suivante dans la belle et intéressante relation qu'il a donnée de son voyage en Angleterre.

« En remontant la Medway de Sheerness jusqu'à Chatham, dit cet officier distingué, on voit cette rivière couverte de vaisseaux désarmés. Leur peinture fraîche et brillante contraste avec l'aspect hideux de vieilles carcasses enfumées, qui semblent être des restes de navires noircis par un récent incendie. C'est dans ces tombes flottantes qu'on ensevelit vivans les prisonniers de guerre, danois, suédois, français, américains, n'importe. On les loge sur le *second pont*, sur le *premier pont* et sur le *faux-pont*. En ce dernier endroit, ces malheureux ne respirent pendant le jour que par des *hublots* larges comme deux fois ma main; et pendant la nuit, ils respirent un air que rien ne renouvelle. Quatre cents malfaiteurs sont le *maximum* d'un vaisseau portant des forçats; de huit cents à douze cents est le nombre ordinaire des prisonniers de guerre entassés sur un ponton de même rang. » M. Dupin continue: « Le parlement d'Angleterre a statué la quantité de pieds cubes d'air nécessaires à la santé de jeunes apprentis réunis dans des ateliers purifiés par des ventouses, où l'air frais et la lumière arrivent en abondance, et d'où ces jeunes gens sortent trois fois par jour en pleine liberté. Cette quantité d'air, supposée indispensable pour des enfans, est dix fois plus considérable que celle accordée comme à regret à des hommes faits. »

M. Dupin a vu ces tristes monumens dignes d'ensevelir les plus grands crimes; il les a contemplés; et la peinture exacte et fidèle qu'il en donne prouve suffisamment l'impression pénible qu'ils ont laissée dans son esprit. On ne pourrait trop admirer le généreux motif qui a porté cet officier à exprimer des vérités d'autant plus importantes, qu'elles peuvent en quelque sorte contribuer par la suite, à prévenir de pareils outrages faits à l'humanité et à la civilisation. Au surplus, l'impartialité avec laquelle M. Dupin

parle, dans son ouvrage, de tout ce que la nation anglaise possède de beau, d'utile et d'honorable, et l'hommage qu'il se plaît à rendre à ses institutions amies de l'humanité sont des sûrs garans qu'il n'a pas surchargé le tableau.

Les pontons étaient mouillés, au dépôt de Chatham, sur la rive droite de la Medway, dans une anse formée par cette rivière, Cette anse, située à environ une demi-lieue de la ville, est bornée à l'est par la côte et le petit village de Gillingham; au sud, par un fort et un terrain inculte qui conduit aux casernes; à l'ouest et au nord, par des îles marécageuses que l'eau recouvre à toutes les grandes marées. Ce simple aperçu géographique suffit pour faire apprécier l'insalubrité des lieux. Mais il faut arriver au pied de ces réceptacles de la douleur, y entrer, et les parcourir rapidement, pour découvrir les causes des souffrances et des maladies qui ont affligé l'homme pendant sa longue détention dans ces funestes cachots.

Pour avoir une idée exacte de l'extérieur des pontons, il faudrait supposer un vieux vaisseau tout noir, démâté, sans figure ni gouvernail, ayant ses *sabords* armés de barres de fer blanchies à la chaux, et entouré d'une galerie d'environ deux pieds de largeur, élevée seulement de huit à dix pouces au-dessus de l'eau. Cette galerie, destinée à placer des sentinelles de distance en distance pour veiller à la sûreté des prisonniers, présentait à tribord, et par le centre du navire, une plate forme sur laquelle reposait le pied de l'échelle qui conduisait sur le pont. Arrivé sur ce dernier, on remarquait d'abord un vaste *gaillard d'arrière* qui s'étendait du grand mât jusqu'à *la dunette.*

Celle-ci, plus grande qu'elle ne l'est ordinairement à bord des vaisseaux destinés au service de la mer, était divisée en deux parties égales, suivant sa longueur, et servait de logement au commandant et au chirurgien anglais. Le premier occupait le côté de babord, et le dernier celui de tribord. L'un et l'autre étaient grandement et agréablement logés; ils avaient chacun

quatre pièces de plein pied, au-dessus desquelles se trouvait encore une fort jolie promenade.

En se transportant de la dunette sur l'avant du bâtiment, après avoir traversé le gaillard d'arrière, on apercevait entre le grand mât et celui de *misaine* le *parc*, promenade ordinaire des prisonniers. Il avait la forme d'un carré allongé, occupant tout l'espace compris entre les deux mâts ci-dessus et les *passavans*. Ce parc était situé dans la batterie de dix-huit, et l'on avait enlevé la partie correspondante du *tillac*, de manière qu'en plongeant ses regards par-dessus le *bastingage*, on voyait une profondeur de douze à quinze pieds. Cette disposition avait pour objet d'empêcher les prisonniers de monter sur les passavans et le gaillard d'avant toutes les fois que le caprice dictait cette mesure. Il était, en effet, facile de les consigner dans cette grande fosse. Pour cela, il suffisait d'enlever l'escalier qui conduisait sur le passavant de babord, et de fermer la porte du bastingage du même côté; alors il était impossible d'escalader les remparts élevés qui entouraient ce parc.

Entre le parc et le gaillard d'avant, on remarquait un grand hangard recouvert d'un *prélat*, et destiné à recevoir les hamacs pendant le jour. Il faut observer que ce hangard ne pouvait contenir que quatre cents hamacs environ, ce qui obligeait à ne faire le *branlebas* que trois fois par semaine dans chaque prison. Cet inconvénient ajoutait encore considérablement à l'insalubrité des lieux, surtout dans le faux-pont, où l'air circulait difficilement.

On voit par ces dispositions que le gaillard d'avant devait être réduit à bien peu de chose. En effet, indépendamment du hangard dont il vient d'être parlé, les Anglais avaient encore retranché une grande partie de cet emplacement, tant pour conduire à leur logement, situé à l'extrémité antérieure des batteries et du faux-pont, que pour leur servir de promenade. Ces funestes réductions avaient donc pour résultat de priver la majeure partie

des prisonniers de se transporter dans cet endroit pour y respirer un air libre et bienfaisant. Ils étaient obligés, la plupart du temps, de se promener dans le parc, ou de rester dans leurs cachots obscurs.

Si, après avoir parcouru successivement de l'arrière à l'avant les différentes parties qui se sont présentées à nos regards, nous nous reportons sur le gaillard d'arrière, et que nous descendions dans la batterie de dix-huit, nous apercevrons d'abord un espace considérable au milieu duquel se trouvait la cuisine des Anglais. Cet espace, clair et bien aéré, était entouré de cabanes, ou petites chambres destinées au logement des maîtres de l'équipage et sous-officiers de la garnison. Une de ces cabanes servait de pharmacie, et les médicamens y étaient placés avec autant d'art et de méthode que dans la boutique d'un apothicaire. A babord et plus sur l'arrière, on apercevait un corridor qui aboutissait au *wardroom*, ou grande chambre des officiers. Cette espèce de salle, à la fois vaste et belle, était parfaitement éclairée, et réunissait toutes les commodités désirables à bord d'un vaisseau. Mais sans doute que les Anglais, en instalant ces fatales prisons, avaient cru devoir ne rien négliger pour rendre leurs logemens aussi agréables que salubres. Indépendamment de cette pièce commune, chaque officier jouisssait encore d'une ou plusieurs petites chambres, et le *wardroom* pouvait être considéré comme un salon de compagnie dans lequel chacun avait le droit de recevoir ses connaissances. Chaque officier anglais ayant sa famille à bord, faisait ordinaire à part; de manière que toutes ces familles, en dînant à la même heure et à des tables particulières, donnaient à cet appartement toute l'apparence d'un salon de restaurateur.

A tribord du *wardroom* se trouvait le corps-de-garde. Au fond de celui-ci, on remarquait un escalier, qui conduisait dans les extrémités de la batterie de trente-six et du faux-pont, occupés par quelques soldats avec leurs femmes. En visitant ces lieux, on ne pouvait qu'admirer l'ordre, la propreté et les divers arrange-

mens qui embellissaient tous les petits ménages nautiques qui s'y trouvaient réunis. Mais retournons maintenant sur le devant du navire, et jetons un coup-d'œil rapide sur les différentes parties qui nous restent à visiter avant de pénétrer dans les prisons proprement dites.

C'était sur l'avant du parc et dans la batterie de dix-huit qu'était située la cuisine des prisonniers. Cette dernière était séparée du parc par une épaisse cloison dans laquelle on avait pratiqué deux petites ouvertures en forme de fenêtres, à travers lesquelles on distribuait le pain, la soupe, etc.; de manière que les prisonniers recevaient leurs vivres sans sortir de leur parc.

Les ustensiles de cuisine consistaient en deux grandes chaudières de fonte assises l'une auprès de l'autre sur un fourneau de même métal. La plus grande de ces chaudières pouvoit contenir jusqu'à sept cents litres d'eau. Sur le devant de ces vastes marmites, on remarquait un foyer allongé qui présentoit trois barres de fer placées horizontalement les unes sur les autres, destinées à suspendre différens vases, tels que cafetières, etc. On remarquait encore plusieurs cabanes sur les côtés de l'emplacement où se trouvait la cuisine; mais, en descendant un escalier qu'on apercevait en s'avançant vers la partie antérieure de cet emplacement, on arrivait dans le logement des Anglais. Là on observait le même ordre, la même propreté et les mêmes dispositions que dans ceux que nous avons visités sur l'arrière; mais, comme chaque soldat avait une femme, et quelquefois plusieurs enfans, ces vastes logemens étaient divisés le soir en autant d'appartemens qu'il y avait d'hommes, et c'était un entourage de toile qui circonscrivait l'espace que chacun devait occuper avec sa famille. Appelé pendant le jour et la nuit pour donner des soins à ceux qui les réclamaient, j'ai pu souvent observer ces dispositions. Néanmoins, malgré cette juste répartition des places et l'entourage qui les enveloppait, il faut convenir que les femmes y étaient fort mal, surtout au moment de leurs couches. Le grand

nombre de ces femmes à bord du ponton *le Canada* m'obligeait fréquemment à porter des secours à celles qui se trouvaient dans le travail de l'enfantement. C'était presque toujours la nuit, et constamment dans un de ces entourages de toile qu'il fallait les délivrer. Je les ai vues en proie à d'horribles souffrances, et ne pas oser se plaindre, étouffer dans leur sein les cruelles douleurs qu'elles éprouvaient pour empêcher que leurs cris ne fussent entendus des hommes qui les environnaient, persuadées que ceux-ci ne manqueraient pas, par des plaisanteries aussi déplacées que ridicules, d'augmenter encore la somme des maux qui les accablait. Je n'en conclurai pas que les Anglais soient généralement inhumains ; mais il semble que l'éducation seule développe leur sensibilité et ouvre leur cœur à la compassion.

Après avoir examiné succinctement les différentes parties des pontons destinées à la promenade des prisonniers et au logement des Anglais, j'arrive enfin sur le bord des écoutilles, entrées de ces prisons fatales. Ici le prisonnier s'arrêtait : une pâleur mortelle couvrait son visage, et tout indiquait l'état pénible de son âme. Quel est l'homme en effet qui eut pu de sang-froid contempler ces tombeaux, s'il eût été lui-même condamné à y être enseveli ? Mais ne poursuivons pas plus loin ce triste récit, et ne soulevons pas davantage le voile funèbre qui doit à jamais couvrir tant d'horreurs. Contentons-nous seulement de faire remarquer l'immense différence qui existait entre le logement des soldats et matelots anglais et celui des prisonniers. Dans le premier, on observait partout l'ordre, la propreté, l'aisance, et des physionomies sur lesquelles étaient peints le contentement et une santé vigoureuse. Dans le dernier, au contraire, on n'apercevait que désordre, misère et confusion dans les objets qui frappaient les regards. Ici, on voyait un bout de planche qui servait de table ; là, un hamac sale, et quelquefois en lambeaux ; plus loin, c'était une baille destinée à manger la soupe, et partout des êtres pâles et languissans que le temps, le chagrin et de grandes privations avaient

comme desséchés. Rien, en un mot, ne peut offrir un tableau plus déplorable que la vue de ces sombres lieux.

Les prisonniers, au nombre de huit à neuf cents dans chaque ponton, n'occupaient que la batterie basse, dite de *trente-six*, et le faux pont, dont on avait retranché à chaque extrémité environ un quart d'étendue. Il résulte de ces dispositions que les prisonniers étaient contenus dans un espace moindre que les cent hommes qui composaient la garnison du ponton. C'était particulièrement en hiver, lorsque ces prisons étaient hermétiquement fermées pendant l'espace de quinze à seize heures consécutives, que la position de ces hommes, entassés les uns sur les autres, devenait véritablement insupportable. L'air s'altérait à un tel point, qu'au bout de quelques heures les chandelles n'éclairaient presque plus, et finissaient même par s'éteindre. En cet état les prisonniers étaient couverts de sueur, respiraient avec peine, et beaucoup tombaient en syncope. On ne parvenait, dans ces momens de détresse, qu'avec la plus grande difficulté à faire ouvrir un sabord, pour rappeler à la vie ceux qui avaient perdu connaissance.

Il est maintenant facile de se faire une idée des mauvaises qualités que l'air acquérait dans ces malheureuses circonstances, et l'influence délétère qu'il exerçait sur les hommes qui étaient forcés de le respirer. Mais cette cause n'était pas la seule qui agissait sur les prisonniers; il en existait d'autres qui ne contribuaient pas moins à détruire leur santé. Parmi celles-ci, la plus immédiate et la plus puissante était sans contredit le passage brusque et fréquent d'une température très-élevée dans une atmosphère froide ou humide, et le plus souvent l'une et l'autre en même temps. Les médecins regardent en général cette dernière constitution de l'air comme très-insalubre. M. le professeur *Hallé*, dans l'article *air* (Dictionnaire des Sciences médicales), fait voir combien l'air froid et humide est pernicieux à la santé de l'homme. M. le docteur *Keraudren*, dans son excellent mémoire sur les causes des maladies

des gens de mer, regarde surtout l'humidité comme une des principales causes des maladies à bord des vaisseaux. Il entre à cet égard dans des vues et des considérations qui sont du plus haut intérêt pour les navigateurs. C'est à l'air humide et froid que sont dues en effet la plupart des maladies qui affectent les marins pendant leurs longues navigations dans les latitudes du nord. *Lind*, *Blane*, *Trotter*, etc., ont principalement attribué à cette cause le scorbut qui a tant de fois ravagé les équipages.

Il conviendrait sans doute, il serait même intéressant de passer en revue les diverses causes qui concouraient à faire éclore les maladies parmi les prisonniers : telles étaient les affections morales les plus tristes, les alimens considérés sous le double rapport de la quantité et de la qualité, les vêtemens, l'exercice et les travaux auxquels les hommes se livraient parfois, en un mot tout ce qui pouvait contribuer à altérer la santé des infortunés captifs. Mais, ne pouvant donner à cet important sujet les développemens nécessaires, je rapporterai à cinq observations principales ce que j'ai vu et remarqué dans les pontons pendant l'espace de trois ans et demi que je les ai habités, et que j'y ai donné des soins aux prisonniers malades. Sous ces différens points de vue, je ferai remarquer 1.° l'influence qu'exerçait sur la constitution des prisonniers un séjour de quelques mois dans ces lieux insalubres ; 2.° la fréquence des péripneumonies, distinguées en celles qui attaquaient les nouveaux arrivés, et en celles qui affectaient les anciens détenus ; 3.° l'utilité de la saignée dans le premier cas, les effets nuisibles de cette opération, et même des vésicatoires, dans le second ; 4.° le traitement employé contre la péripneumonie des anciens prisonniers ; 5.° l'absence du scorbut, malgré les causes, en apparence, propres à le développer. Comme le temps ne me permet pas d'entrer dans des explications suffisamment détaillées, j'y suppléerai en répondant aux questions qui me seront faites sur ces diverses observations.

1.° *Influence qu'exerçait sur la constitution des prisonniers un séjour de quelques mois dans les pontons.* Placé dans un de ces cachots, je ne tardai pas à ressentir moi-même les fâcheux effets des différentes causes morbides qui s'y trouvaient réunies. Ma poitrine naturellement forte, et quelques douceurs obtenues avec beaucoup de difficultés, n'avaient pu me garantir des premières atteintes de ce que les prisonniers appelaient *mal de poitrine.* La pâleur, l'amaigrissement, la toux et la dyspnée ne m'indiquaient que trop bien les causes, la nature et la gravité de la maladie qui me menaçait. Un séjour de quelques mois dans la prison supérieure avait donc suffi pour altérer ma santé à un tel point, que j'allais être obligé de solliciter une place parmi les malades, lorsque, par un bonheur inattendu, je fus appelé à donner des soins aux prisonniers, et par conséquent soustrait à l'influence des causes qui agissaient sur moi. Il est digne de remarque que ces symptômes précurseurs une fois déclarés, rien ne pouvait plus soulager la personne qui en était atteinte que le changement de lieu et d'air: aussi je fus débarrassé de ceux que j'avais éprouvés dans la prison au bout de quelques jours. D'après ce qui venait de m'arriver, et pénétré à la fois de l'importance et de la délicatesse des fonctions que j'allais remplir, je ne négligeai aucun moyen en mon pouvoir pour m'éclairer sur la véritable situation des hommes que j'avais à traiter; c'est-à-dire sur l'état actuel de leur constitution, sur le mode d'action des causes sous l'influence desquelles ils étaient placés, et sur la nature enfin des maladies qui en étaient la conséquence inévitable. Il est certain que, dans ces lieux, tout tendait non-seulement à affaiblir les forces de l'homme, mais encore à changer entièrement ses dispositions physiques. En effet, au milieu de tant de causes débilitantes on voyait les hommes les plus forts et les mieux constitués, avec le coloris de la meilleure santé, pâlir et se dessécher au point de n'être plus reconnaissables après quelques mois d'emprisonnement. Semblables à ces plantes qui, privées de la douce influence de l'air et de la lumière, s'étiolent et

perdent leur fraîcheur, les prisonniers, dans l'obscurité de leurs cachots, subissaient des changemens à peu près analogues. Pour se convaincre de la justesse de cette comparaison, il suffisait simplement d'observer un prisonnier à son arrivée dans un ponton, et de l'examiner ensuite au bout de quelques jours; on remarquait alors les altérations rapides qu'il éprouvait, tant au physique qu'au moral. C'était donc ces altérations qui apportaient des différences notables dans la nature, les symptômes et le traitement des péripneumonies, suivant que les hommes étaient depuis plus ou moins de temps renfermés dans les pontons. Ce qui précède me paraît propre à montrer non seulement l'état déplorable auquel ces êtres malheureux étaient réduits, mais encore à faire apprécier la conduite que le médecin devait tenir dans ces circonstances pénibles.

2.° *Fréquence des péripneumonies dans les pontons.* De toutes les maladies qui régnaient dans les pontons, il n'en était pas d'aussi communes ni d'aussi meurtrières que celles qui se présentaient avec l'appareil des symptômes qui caractérisent les péripneumonies. L'hiver surtout l'on voyait arriver le matin, dans l'hôpital, plusieurs individus qui se plaignaient de points de côté, d'une grande gêne dans la respiration, de toux, etc., signes qui indiquent ordinairement l'inflammation de la plèvre et des poumons. Mais il faut ici faire ressortir la différence immense qu'offrait cette maladie suivant l'état physique des hommes parmi lesquels on l'observait. Il convient donc, sous ce rapport, de la distinguer en celle qui attaquait les nouveaux arrivés, et en celle qui affectait les hommes qu'un séjour plus ou moins long dans ces tristes lieux avait réduits à la condition dont il a été parlé précédemment.

*Nouveaux arrivés.* Les hommes qui arrivaient dans les pontons étaient pour la plupart tombés depuis peu au pouvoir de l'ennemi, et jouissaient par conséquent de toute la plénitude de

leur santé. Ces hommes, habitués à respirer un bon air, ne supportaient qu'avec une extrême difficulté la chaleur et l'odeur désagréable qu'exhalaient tant de corps couverts d'une transpiration abondante; ce qui avait particulièrement lieu pendant les longues nuits de l'hiver : obligés de monter sur le pont pour y être comptés, le premier effet de l'air froid qui frappait ces individus était la suppression de la transpiration. C'est à cette cause que l'on doit attribuer les affections inflammatoires du poumon qui se développaient peu de temps après cet accident. Dans ce cas, les malades étaient véritablement atteints de péripneumonies vraies, et le traitement antiphlogistique était le seul qui pût leur procurer du soulagement.

*Des anciens prisonniers.* On a vu à l'article premier que ceux-ci éprouvaient des changemens considérables, occasionnés par les différentes causes qui ont été énumérées. Réduits à un grand état de faiblesse, les prisonniers n'étaient plus susceptibles, quoique exposés à l'action des mêmes causes que les nouveaux arrivés, de contracter les mêmes maladies, ni au même degré d'intensité, puisque le délabrement de leur tempérament n'admettait plus cet état de choses. Cependant on avait paru méconnaître, ou, pour mieux dire, on n'avait pas assez réfléchi sur la situation dans laquelle ces hommes se trouvaient placés. En but à l'action continuelle de toutes les causes qui débilitent et ruinent les constitutions les plus robustes, ces prisonniers n'étaient certainement pas dans une condition propre à favoriser le développement des phlegmasies. Les douleurs de poitrine, quoiqu'en apparence pleurétiques, ou ayant de l'analogie avec celles qui accompagnent les fluxions de poitrine, n'appartenaient pas à un état véritablement inflammatoire de la plèvre et des poumons; les prisonniers, affaiblis par une captivité plus ou moins longue, n'étaient plus aptes en quelque sorte aux maladies purement inflammatoires. S'il m'est permis de hasarder une conjecture sur ce premier appareil de sym-

ptômes qui a souvent été suivi des maladies les plus graves de la poitrine, telle que la phthisie pulmonaire, je dirai que, renfermés en grand nombre dans un espace qui ne contenait pas le volume d'air nécessaire à leur respiration, les prisonniers n'aspiraient le plus souvent qu'un fluide qui avait déjà été respiré plusieurs fois, et qui était chargé d'émanations animales et délétères. Certainement l'air des entreponts de ces pontons ne contenait plus une suffisante quantité d'oxygène pour donner au sang artériel sa coloration et ses propriétés vitales, tandis qu'une portion plus grande d'acide carbonique tendait à faire prédominer dans les individus la quantité de sang noir. Ainsi s'établissait graduellement une sorte d'asphyxie lente ou chronique, caractérisée d'abord par les douleurs de poitrine, la difficulté de respirer, etc., qui, si elles n'étaient pas promptement dissipées, étaient bientôt remplacées par tous les symptômes d'une phthisie irremédiable. Tels étaient cependant les phénomènes auxquels la concentration et les mauvaises qualités de l'air donnaient lieu. Je ferai encore une remarque sur la manière dont cette classe d'hommes était affectée des phlegmasies atoniques de la poitrine, et sur la cause probable qui occasionnait les mêmes symptômes que ceux que l'on remarquait chez les nouveaux arrivés, avec cette différence néanmoins, qu'au milieu de tous ces symptômes la face restait pâle, le pouls faible et languissant. Je crois en effet avoir suffisamment établi les preuves du degré de faiblesse auquel les prisonniers étaient indistinctement amenés par un emprisonnement de quelques mois dans les pontons. Or, ces hommes n'étaient donc plus dans une disposition convenable au développement des inflammations; l'air froid introduit dans les voies aériennes ne produisait plus sur ces parties délicates qu'un desséchement, peut-être même une espèce de constriction d'où pouvaient résulter, ce me semble, les phénomènes dont il a été parlé plus haut. Au reste, ce sont des hypothèses que je ne prétends pas faire prévaloir.

3.° *De la saignée.* On a dû remarquer, d'après la distinction que j'ai établie entre les prisonniers récemment arrivés et les anciens, qu'il existait une différence notable dans la même maladie dont ils étaient indistinctement affectés. En effet, les premiers présentaient tous les symptômes caractéristiques de la péripneumonie vraie, tels que points de côté, etc.; la réunion de tous ces symptômes sur le même individu ne laissait donc aucun doute sur le choix des remèdes propres à les combattre. La saignée était, dans ce cas, le premier et le plus salutaire des moyens capables de procurer un prompt soulagement au malade; mais elle devait être proportionnée à l'âge, au tempérament et à la gravité de la maladie. Si cette opération produisait des résultats aussi avantageux parmi les hommes sur lesquels la misère n'avait pas encore exercé ses tristes effets, il n'en était pas de même chez ceux qui supportaient celle-ci depuis long-temps. La saignée, pratiquée alors, était suivie de conséquences sinon funestes, au moins très-fâcheuses. Un fait qui paraîtra peut-être singulier, mais qui est cependant réel, c'est que j'ai observé, presque sur tous ceux qui avaient subi cette opération, que les symptômes s'aggravaient de plus en plus lorsqu'on la réitérait. Je vais indiquer tout à l'heure le traitement qui a le mieux réussi en pareil cas.

4.° *Du traitement employé contre la péripneumonie des anciens prisonniers.* L'occasion que j'avais eue de remarquer que le traitement que l'on employait dans les phlegmasies atoniques de la poitrine n'était nullement en rapport avec le genre d'affection contre lequel on l'administrait me fit soupçonner que cette maladie, quoiqu'en apparence inflammatoire, était d'une nature tout-à-fait différente. L'idée que je m'étais faite que les boissons chaudes légèrement sudorifiques et adoucissantes, aidées de l'application des fomentations émollientes sur la poitrine, favoriseraient la guérison de cette maladie, fut bientôt vérifiée par les succès qui accompagnèrent cette méthode de traitement. On

ajoutait encore aux moyens ci-dessus des lavemens simples, selon le besoin. C'est ainsi qu'on est parvenu, dans une foule de cas, à dissiper des accidens que la médication opposée aggravait constamment. Je ne terminerai pas cet article sans faire remarquer, ce que je n'aurais pas cru, si je ne l'avais tant de fois observé, que les vésicatoires, non moins que la saignée, exaspéraient, dans cette circonstance, plutôt qu'ils ne diminuaient les souffrances des malades; et je puis assurer qu'en général ils ont été plus nuisibles qu'utiles. Je citerai à cette occasion l'exemple d'un malheureux que j'ai vu périr au milieu des angoisses de la suffocation occasionnée par l'application intempestive d'un épispastique dans un cas de péripneumonie vraie et des plus intenses. Je ne rapporterai pas ici l'observation dont cet infortuné est le sujet, parce qu'elle est consignée dans la dissertation de mon ami le docteur *Guilbert*, qui a pour titre : Essai sur l'histoire médicale des cantharides.

5.° *Absence du scorbut dans les pontons.* Il serait difficile de se rendre raison de l'absence du scorbut dans une situation où tout semblait réuni pour le produire. Ce n'est pourtant pas la seule circonstance où l'on n'ait point vu régner une maladie, lorsque tout paraissait concourir à la faire naître. Combien de fois, par exemple, n'est-il pas arrivé que des hommes ont vécu dans l'air le plus insalubre sans contracter les fièvres typhoïdes qui sévissaient communément dans les mêmes lieux et sous l'empire des mêmes causes! Ici, quoique les alimens ne fussent pas d'une bonne qualité, on distribuait cinq fois par semaine de la viande fraîche; les prisonniers avaient presque toujours du pain au lieu de biscuit; et s'ils n'avaient pas d'autre boisson que l'eau, ils pouvaient au moins en consommer la quantité relative à leurs besoins. Or, la disette de l'eau à la mer est aussi une des grandes causes du scorbut, les marins ne pouvant alors éteindre dans une assez grande quantité de liquide l'âcreté des alimens salés qui composent leur

principale nourriture. Le voisinage de la terre ne peut avoir eû ici qu'une bien faible influence pour garantir les prisonniers du scorbut, puisque cette maladie peut se développer même à terre avec autant d'activité, dans certains cas, que sur les vaisseaux qui en ont été le plus affligés. Je dois aussi faire remarquer que si l'atmosphère était le plus souvent humide, on ne lavait l'intérieur des pontons que pendant l'été, et jamais pendant la saison froide. D'après cet exposé, s'il est étonnant que les prisonniers n'aient point été affectés du scorbut, il l'est encore plus qu'ils aient pu échapper à ces maladies terribles qui, comme les fièvres carcéraires, sont les résultats presque inévitables des grands rassemblemens d'hommes dans des espaces trop bornés.

Telle est l'esquisse du tableau des misères et des maladies qui ont été le triste partage des hommes que le sort de la guerre avait placés dans les pontons. C'est au milieu de tant de souffrances, entouré de malades et de mourans, que j'ai trouvé dans un traitement simple le moyen de conserver l'existence à plusieurs de mes malheureux compagnons d'infortune. Puissé-je être assez heureux pour que ce faible essai soit accueilli avec quelque indulgence au moment où je quitte ma patrie, peut-être pour toujours!

---

# HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

## I.

Hyeme verò, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, gravedines, raucedines, tusses, dolores pectorum, et laterum, et lumborum, et capitis dolores, vertigines, apoplexiæ. *Sect.* 3, *aph.* 23.

## II.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica: tusses movent; sanguinis ruptiones ac catarrhos inducunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.

## III.

Dolores et in lateribus, et in pectoribus, et in cæteris (partibus) si multùm differant, considerandum. *Sect.* 6, *aph.* 5.

## IV.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tum frigoris, tum caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

## V.

A longo tempore consueta, etiamsi fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent; oportet igitur etiam ad solita se vertere. *Sect.* 2, *aph.* 50.